

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La musique De celui qui ce soir-là jouait

Patrick Straram

Volume 3, Number 5 (17), November 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Straram, P. (1961). Review of [La musique : de celui qui ce soir-là jouait].
Liberté, 3(5), 734–737.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA MUSIQUE

De celui qui ce soir-là jouait

Le jazz... Sa grande force aura été d'explorer un monde nouveau, celui des sensations. .

André Hodeir

*herbe sous le vent des îles
corps chaleureux éclair allongé
plumage de mon sang
corps paupières tendues les mains crispées à l'épaule
cri torride des cuivres horizontaux*

Paul-Marie Lapointe

Il y a entre le sport et la musique de jazz une relation souvent ignorée mais que je trouve primordiale : il faut être prodigieusement détendu pour être capable de la plus prodigieuse tension (et je pense que la bonne philosophie, la bonne littérature, le bon cinéma — tout ce qui est bon, en fait — sont la conséquence d'un même état).

Situer un musicien de jazz (1), en attendant qu'écrire la vie d'un musicien de jazz, comme celle d'un penseur, d'un peintre ou d'un poète, soit entré dans les mœurs de nos sociétés dites modernes, s'apparente quelque peu au travail du reporter résumant un champion en un communiqué sportif.

Il est né le 25 février 1927. Sous le signe des Poissons, ce qui l'a peut-être prédestiné à traverser si souvent l'océan Atlantique. A Liège, en Belgique, si souvent ville-étape du Tour de France. Comme le Gitan au blues clair,

(1) A l'occasion de la première Semaine de Jazz organisée dans le cadre des Festivals de Montréal, je tiens à situer René Thomas. L'important : les deux concerts de René Thomas à la Comédie Canadienne. Je pense néanmoins que les musiciens de jazz, ici, comme d'ailleurs les cinéastes, ont d'autant plus d'obstacles à franchir pour s'exprimer librement qu'il n'existe pas d'information les situant. Le rapport auteur-auditeur (ou spectateur) est faussé parce que la liberté fondamentale du premier n'est possible qu'en autant que le second désire le dialogue, ce pour quoi il a besoin d'une information — qui n'existe pas. C'est pourquoi, remplaçant seulement certains "présents" par des "imparfaits", je crois toujours actuelle et indispensable cette *situation de René Thomas*.

Django Reinhardt (2), le guitariste qui fut le premier musicien blanc de jazz qu'aimèrent les Noirs, naquit à Liverchies, en Belgique.

C'est à seize ans qu'il commence à jouer, de la guitare lui aussi.

Vingt ans... — depuis Stendhal les **hommes de coeur** à cet âge vont à Paris. Il y retrouve Bobby Jaspar, saxophoniste ténor lorsque je le connus, rue Saint-Benoît où je l'entendais des nuits entières et dans un petit hôtel de la rue Mazarine où nous entendions des disques de jazz jour et nuit, de surcroît flûtiste parmi les meilleurs lorsque je le retrouvai à Montréal, Bobby l'autre grand musicien de jazz belge.

Il joue au "Ringside" (aujourd'hui le célèbre "Blue Note"), rue Saint-Benoît bien sûr au "Club Saint-Germain", cette cave que quelques-uns n'oublieront pas, ne serait-ce que pour toutes les dernières nuits qu'y vécut si magnifiquement le camarade Django Reinhardt. Il joue avec le remarquable pianiste nord-africain Martial Solal. Ou avec Bobby, alors qu'il remplace le guitariste et leader de la formation que l'armée vient d'enlever: Sacha Distel!

Il enregistre, aussi. Pour les grandes compagnies de disques s'intéressant au jazz: "Vogue", "Polydor", "Barclay". C'est ainsi qu'il joue avec un autre grand pianiste français René Urtreger, et un contrebassiste des premières nuits du "Club Saint-Germain", Pierre Michelot — le pianiste et le contrebassiste qui accompagnent Miles Davis dans l'admirable trame sonore du film de Louis Malle: "Ascenseur pour l'échafaud".

En 1956, il décida de partir pour le Canada. Il pense moins à la musique qu'à l'aventure. D'Europe on croit volontiers à l'aventure canadienne. Je le sais. Lorsque j'ai quitté Paris, un quotidien titrait: "C'est au Canada que vous trouverez le Pérou!".

Un soir de 1959, dans un grand établissement de l'est de la ville il joue. C'est la première fois que je l'entends.

RENÉ THOMAS.

Je vais désormais l'entendre des nuits et des nuits, dans les établissements de Montréal qui hébergent successivement cette société secrète pratiquant **la musique pour tous**, la "Montreal Jazz Society", qu'anime avec des fortunes diverses un Hollandais, John Cordell, si c'est un Belge, René Thomas,

(2) Le 26 août, à la Comédie Canadienne, René Thomas rendait publiquement hommage à Django Reinhardt, "le plus grand guitariste de jazz", et jouait deux compositions du Gitan, "Manoir de mes rêves" et "Nuages". Il fallait un certain courage pour s'affirmer ainsi, en dépit de l'esthétique des snobs qu'aliène leur prétendu intellectualisme dit d'avant-garde. Je ne connais pas, par ailleurs, d'autre guitariste qui oserait jouer des compositions de Django, que Django a tellement jouées. René les interpréta magnifiquement, fidèle à ce lyrisme à la fois déchirant et serein, improvisant ensuite, tel qu'en lui-même... Depuis huit ans je n'avais plus entendu ces ballades, depuis Paris, depuis Django, que René recréait magistralement, à Montréal, *manifestait*. La dialectique matière sonore-sensation-état d'esprit, contenue dans les moments privilégiés du jazz, se trouvait ainsi augmentée d'un rapport plus exclusivement intellectuel me *tenant à coeur*. Django et René unis en un bouleversant et significatif moment....

qui permet aux membres de vivre quelques-unes des nuits blanches les plus belles de l'Amérique du Nord, un René pour lequel l'aventure bien sûr c'est la musique qu'il joue (comprend-on bien le "sérieux" de ce "jeu" pour l'*homo ludens* véritable qu'est le musicien de jazz ?) . . .

L'Amérique du Nord a une capitale assez obnubilante, New-York ; les meilleures compagnies de disques au monde pour le musicien de jazz ; un "Encyclopédiste", Leonard Feather ; des musiciens d'une envergure exceptionnelle qui vivent au jour le jour des jours et des jours cette musique d'aujourd'hui. René Thomas fait donc sa dizaine de voyages par an à New-York. Leonard Feather a dit du guitariste belge qu'il était le meilleur des *espoirs* parmi tous les guitaristes du monde du jazz. Il le fait enregistrer pour "Metrojazz" . . . Le Canada est grâce à lui représenté dans de bien bonnes "United Notions", notions qu'expriment avec un même vocabulaire un drummer suédois, un contrebassiste anglais, un clarinettiste allemand, un trompettiste américain, un saxophoniste et flûtiste belge — c'est Bobby Jaspar — et le *Montréalais* René Thomas, réunis sous la direction de la pianiste japonaise Toshiko Akiyoshi. Un deuxième disque pour la même compagnie permet à René de jouer dans une grande formation assemblée pour un très grand saxophoniste dans l'histoire du jazz, Sonny Rollins. Sonny qui comme guitariste pour "Sonny Rollins and the Big Brass" veut René. "Je connais un guitariste belge que je préfère à tous les Américains que j'aie entendus." Un troisième disque, pour "Jazzland", est *le sien*. Comme les plus grands guitaristes, Jimmy Raney, Kenny Burrell, Tal Farlow, Barney Kessel, etc., il "fait" un disque "en son nom". Le saxophoniste J.R. Monterose (dont les Montréalais ont pu souvent apprécier l'invention et la chaleur, comme ils ont pu apprécier combien René et J.R. ont à "donner à entendre" *ensemble*), le pianiste Hod O'Brien, le contrebassiste Teddy Kotick (qui jouait avec Charlie Parker, ce créateur fabuleux d'un langage contemporain, le Rimbaud, le Marx, le Chaplin, le Bartok du jazz actuel) et le drummer Al Heath (le frère de Percy, le contrebassiste du Modern Jazz Quartet) "accompagnent" René Thomas.

Il n'y a pas pour un musicien de jazz que les disques et les nuits dans des "boîtes" pour être "out of this world".

René Thomas, qui fut d'un certain soir sur la Montagne où jouait aussi Dizzy Gillespie, auditeurs et téléspectateurs de Radio-Canada ont souvent pu l'entendre . . .

. . . René Thomas qui revenait du Festival International de Jazz de Comblain-la-Tour, en Belgique, et de celui de Juan-les-Pins, *du côté de la côte de la cocotte d'Azur* chère à Agnès Varda, la grande, très grande cinéaste qui devait venir à Montréal pour le Festival International du Film . . .

C'est National qu'est l'Office du Film, que le monde néanmoins commence à très bien connaître. L'ancien directeur d'une revue littéraire dans laquelle "on croit au jazz", Jacques Godbout, auteur de films pour l'O.N.F. a demandé à René Thomas une trame sonore, pour "Les dieux" . . .

Ce n'est pas la première fois que René improvise devant un écran ce qui deviendra la musique indissolublement liée aux images d'un film.

Je venais de retrouver Bobby Jaspar, il était à Montréal pour quelques jours. Une nuit nous évoquions des nuits passées dans un autre ville dans la même musique. René Thomas et Bobby Jaspar jouèrent jusqu'à deux heures du matin. J'avais téléphoné à Guy Borremans, voulant tenter une aventure qui me paraissait aussi passionnante que rationnelle. A deux heures et demie les deux musiciens belges rencontraient le photographe et cinéaste belge. Et c'est ainsi qu'en trois nuits de studio d'une incomparable densité René Thomas et Bobby Jaspar firent la musique de "La Femme Image".

J'évoquais le **blues clair** de Django Reinhardt...

On peut dire que le jazz est la musique trouvée par les Noirs américains pour s'exprimer, une musique essentiellement physique, dans laquelle technique et logique comptent moins que les valeurs spirituelles qu'elle fait directement **ressentir**.

Depuis, d'autres, pour ce qu'il est, ont choisi ce langage. Certains ont su s'exprimer à travers lui sans rien altérer d'un lyrisme propre et naturel découlant d'autres sources. Ainsi Django, ainsi René... Comme, à l'avant-garde des formes les plus progressistes du jazz, un Thelonious Monk et un Charles Mingus restent fidèles au blues... Comme pour dire de nouveaux rapports humains Roger Vailland reste fidèle à un classicisme inaltérable du roman, ou à un sens de l'homme dans des démarches cinématographiques chaque fois remises en question un Jean Grémillon, un Kenji Mizoguchi, un Roberto Rossellini, un Nicholas Ray... S'il existe un art réel, c'est à cette fidélité à des racines dans un progressisme quotidien qu'on le reconnaît.

D'une totalité de René Thomas dont il serain vain de parler, **qu'on entend**, c'est peut-être à cette qualité, d'homme autant que de musiciens, que je suis d'abord le plus sensible : dans les structures les plus actuelles d'une spécificité du jazz c'est un lyrisme fondamentalement personnel qu'il exprime, qu'il **communique** intégralement.

Ainsi se vit en homme la dialectique d'une aventure, d'un blues clair.

Il faudra bien qu'un jour, dans "son tour du monde et de notre temps", un Chris Marker en quelque lettre de bluesologie nous fasse la description d'un combat : celui d'un musicien fidèle à lui-même dans un langage qu'il utilise magistralement pour proposer une chaleur humaine vraie.

Ce langage ici le soir du 26 août consacré...

Je suis content, parce que c'est "juste", qu'il y ait eu René Thomas dans un "Festival de Montréal" pour faire entendre ce qu'est le jazz.

Patrick STRARAM